

C'ÉTAIT MIEUX DEMAIN

Vies numériques, maturité nécessaire.

SERGE DIELENS



Du même auteur :

ALORS QUOI DEMAIN ? Éditions Aptitudes (Belgique), 2020

50 NUANCES DE LIBERTÉ, Éditions Corporate Copyright (Belgique), 2018

FACEBOOK POUR VOTRE ÉCOLE, Éditions Politeia (Belgique), 2015

POUR UN JOGGING RÉFLÉCHI, Éditions ADEPS (Communauté Française, Belgique), 1984

Pour communiquer avec l'auteur : sergedielens.com

REMERCIEMENTS

Merci à celles et ceux qui ont nourri ce livre par leurs lectures, leurs critiques, leurs conversations, leurs doutes et leurs encouragements.

Merci à celles et ceux qui m'ont aidé à penser plus juste, à écrire plus net et à relire plus honnêtement.

Merci à toi, qui as passé de nombreuses nuits seule, à cause d'un époux-auteur confiné à des tranches de 5 heures, jour comme nuit, pour satisfaire aux impératifs techniques de sa maîtresse.

Merci à eux et à elles, enfin, pour la fidélité, la patience et la confiance.

À tous ceux qui résistent encore.

*« On ne peut comprendre la
vie qu'en regardant en arrière,
mais on ne peut la vivre qu'en
regardant en avant. »*

Søren Kierkegaard

TABLE DES MATIÈRES

Note biographique : qui parle ?

Ouverture : Le bruit

Ce que demain devait être (Acte I)

1. La grande migration, ou l'accélération sans consentement
2. Le jumeau qui vous précède
3. Ce que les morts laissent aux serveurs

Interlude : Le clown retire son nez rouge

Ce que demain a produit à la place (Acte II)

4. L'efficacité contre la pensée
5. L'échelle retirée
6. Le citoyen coincé au milieu
7. Le réel fabriqué

Interlude : Ce que j'ai failli ne pas écrire

Ce que demain encore mérite (Acte III)

8. Le corps qu'on n'écoute plus
9. Vieillir autrement
10. Reprendre le fil
11. Les nouveaux pactes
12. Décider ce qui mérite de durer

Conclusion Ce que nous choisissons de garder

Notes de mise à jour

Manifeste

Bibliographie

Glossaire

Note biographique : qui parle ?

Avant d'entrer dans le vif du sujet, une honnêteté s'impose. Ce livre n'est pas écrit depuis une chaire académique, ni depuis un laboratoire de recherche en intelligence artificielle. Il est écrit depuis quarante ans de terrain.

J'ai démarré comme journaliste free-lance au milieu des années 1980, après avoir écumé quelques rédactions bruxelloises pour « vendre » mon premier livre (*Pour un jogging réfléchi*, paru en 1984) que mon éditeur ne promotionnait pas assez à mon goût. Cette première expérience de l'auto-promotion m'a appris quelque chose que les agences de relations presse enseignent rarement : le meilleur attaché de presse d'un auteur, c'est l'auteur lui-même, s'il sait écouter les rédacteurs avant de leur parler.

J'ai collaboré pendant environ sept ans avec Roularta, Rossel et plusieurs titres de presse d'entreprise. En parallèle, j'officialisais comme copywriter et traducteur pour des agences de communication néerlandophones qui souhaitaient un plume francophone solide, et comme « faiseur de magazines d'entreprises » pour des clients qui découvraient que leur communication interne méritait mieux qu'un bulletin photocopié.

En 1990, j'ai créé Aptitudes, une agence de relations presse rebaptisée Edge Communication quand notre positionnement s'est élargi. Dès la fin des années 1990, nous pratiquions déjà ce que l'industrie n'appelait pas encore du *native advertising* : du contenu de marque intégré sans rupture dans l'environnement éditorial. Nous l'avions initié avant que les grandes agences ne s'en emparent.

J'ai commencé à enseigner très tôt. L'éducation physique dans l'enseignement secondaire dès 1981 et, de 1987 à 1989, j'animais un cours (à option) intitulé Etudes & Organisation des Loisirs Actifs en dernière année de Master en Sciences de la Motricité à l'UCLouvain, dans la section qui s'appelait encore autrement (Faculté d'Education Physique et de Réadaptation, surnommée *Sportkot*). Puis une longue parenthèse, le temps de construire l'agence. Et depuis 2018, après avoir enseigné quelques années dans plusieurs hautes-écoles (tourisme, écriture multimédia et

communication numérique), je coanime le Laboratoire de stratégie de communication et de culture numérique dans le cadre du Master en Stratégie de Communication et Culture numérique à l'UCLouvain-section Bruxelles (anciennement Saint-Louis).

Le professeur américain Donald Schön, qui enseignait au MIT, a passé une partie de sa vie à défendre une idée que le monde universitaire a longtemps regardée de haut : il existe un savoir qui se construit dans l'action elle-même, au fil de l'expérience accumulée, et qui vaut largement le savoir produit en laboratoire. Il appelait cela la réflexion en cours d'action. Je n'ai jamais rencontré Schön. Mais j'ai passé plus de quarante ans à faire, sans le savoir, exactement ce qu'il décrivait : tirer une théorie d'un terrain mouvant, plutôt que projeter une théorie sur un terrain qui devrait s'y conformer.

C'est dans ce laboratoire que j'ai vu, de l'intérieur et au fil des promotions, ce que la révolution numérique faisait aux façons d'apprendre, de chercher, de formuler. Ce n'est pas une observation de sociologue. C'est une observation de praticien qui enseigne ce qu'il fait et fait ce qu'il enseigne.

J'ai grandi en Brabant Flamand (Flandre), vécu quarante ans à Bruxelles, et je réside depuis trois ans dans le Brabant wallon. Cette trajectoire entre deux cultures et deux langues n'est pas anecdotique dans un livre sur le numérique : elle m'a appris que la même réalité peut être lue de plusieurs façons simultanées, que l'évidence n'est jamais universelle, et que le sens de l'auto-dérision est peut-être la boussole la plus fiable dans un monde qui se prend trop au sérieux.

Ce livre est donc écrit depuis cet endroit précis : un homme de soixante-sept ans qui a traversé toutes ces révolutions de l'intérieur, qui continue d'enseigner et de pratiquer, et qui pense que la lucidité sur ce qui se passe n'est pas incompatible avec l'enthousiasme pour ce qui est possible.

Une précision d'honnêteté encore. Les situations racontées dans ce livre sont réelles : je les ai vécues, observées de près ou recueillies directement. Les personnes qui les incarnent (Julie, Karim, Marc, Philippe, Isabelle et autres prénoms cités sans patronyme) sont des fictionnalisations de ces situations : prénoms modifiés, traits recomposés, détails déplacés pour protéger celles et ceux qui m'ont fait confiance. La vérité de ce livre est dans les mécanismes, pas dans l'état civil.

OUVERTURE

Le bruit

Je me souviens encore du bruit.

Pas d'une alarme. Pas d'un fracas. Un bruit discret, presque ridicule pour qui l'entend aujourd'hui : une sorte de grincement électronique suivi de sifflements irréguliers, de crépitements, de silences, puis d'autres crépitements. Le bruit d'un modem qui tentait de se connecter à Internet.

C'était au milieu des années 1990. J'approchais de la quarantaine, gérant une agence de communication que j'avais créée cinq ans plus tôt, et une carrière dans les médias qui avait démarré une décennie avant cela sur les bancs de rédactions bruxelloises. Personne ne parlait de « révolution ». On parlait de « nouvelles technologies ». On disait que l'e-mail allait simplifier la correspondance professionnelle. La plupart des gens souriaient poliment et continuaient de faxer.

Nous étions simplement contents lorsque ça marchait.

Ce soir-là, devant mon écran grisâtre, je ne savais pas encore ce que je regardais. Je sais aujourd'hui que c'était le début de tout. Que ce bruit de modem était, à sa manière, le coup de pistolet du départ d'une course dont nous n'avons toujours pas vu la ligne d'arrivée. Une course que personne n'avait décidé de courir, mais dans laquelle nous nous sommes tous retrouvés, un clic après l'autre, sans vraiment choisir.

Depuis ce soir-là, j'ai tout traversé de l'intérieur. Le courrier électronique quand il ressemblait encore à un gadget de passionné. Les premiers sites web bricolés dans des garages. Les moteurs de recherche qui ont remplacé les encyclopédies Larousse que ma mère consultait avec une déférence presque religieuse. Les réseaux sociaux qui nous ont promis plus de liens humains et qui ont produit, année après année, quelque chose de plus rapide, plus visible, et souvent beaucoup moins profond. Les smartphones qui sont entrés dans nos poches avec la discrétion d'un outil, puis qui se sont installés dans nos vies avec l'autorité d'un maître.

Et aujourd'hui, en 2026, l'intelligence artificielle.

Je ne suis pas un expert. Je suis quelqu'un qui nageait dedans depuis le début (journaliste, attaché de presse, créateur du *native advertising* en Belgique, enseignant) et qui a continué à nager, souvent avec entrain, parfois à contre-courant, toujours curieux. Cette traversée n'est pas un titre de gloire. C'est une condition : parler du déluge pour l'avoir bu.

La Belgique comme angle de vue

J'aurais pu écrire ce livre depuis Paris, depuis Berlin ou depuis Helsinki. Les données seraient les mêmes. Les références seraient les mêmes. Mais quelque chose dans la façon d'aborder les questions changerait, parce que le lieu depuis lequel on observe change la façon dont on voit.

La Belgique est un pays étrange et précieux pour penser le numérique. Étrange parce que nous sommes trop petits pour imposer nos normes et trop grands pour les ignorer. Précieux parce que notre position (au carrefour de deux cultures, de deux langues, de deux logiques politiques) nous oblige à une humilité intellectuelle que les grandes nations n'ont pas toujours. Nous ne pouvons pas nous permettre la certitude d'avoir raison par défaut. Nous devons négocier en permanence.

Cette négociation permanente est, à mes yeux, une formation civique involontaire. Un Belge qui veut faire quelque chose de complexe dans son pays doit apprendre à convaincre des interlocuteurs qui ne partagent pas ses présupposés culturels. Il doit apprendre à traduire, pas seulement linguistiquement mais conceptuellement. Et cette compétence de traduction est précisément ce que les algorithmes de recommandation détruisent : ils nous enferment dans nos présupposés au lieu de nous exposer aux présupposés des autres.

Ce que ce livre n'est pas

L'essai que vous tenez entre les mains n'explique pas comment rédiger un meilleur prompt ou choisir le bon modèle d'IA. D'autres le font très bien, et ils seront dépassés dans six mois de toute façon.

Ce n'est pas un pamphlet technophobe. Je ne crois pas que la technologie soit mauvaise par essence, et les lamentations sur le temps béni d'avant les écrans m'ennuient profondément.

Ce n'est pas non plus un livre d'espoir naïf. Je ne vais pas vous promettre que l'intelligence artificielle va résoudre le cancer, la pauvreté et le

changement climatique. Ce discours-là aussi m'ennuie. Il ment par omission.

Ce livre est un diagnostic. Un regard clinique sur ce que le numérique fait à nos métiers, à notre attention, à notre mémoire, à nos corps, à nos relations et à notre souveraineté politique. Un regard qui part du terrain (des salles de classe, des agences, des guichets administratifs, des réunions d'entreprise) et qui remonte vers les structures plus larges qui organisent notre monde.

Une confession nécessaire

Cet essai a été construit avec la collaboration transparente de plusieurs grands modèles de langage : Gemini pour la force narrative, Perplexity pour la profondeur analytique, Lumo pour les anecdotes précises, Claude pour la tenue logique interne.

Il y a quelque chose de délibérément paradoxal, et j'espère de productif, à écrire un essai sur les risques de la délégation cognitive à l'IA en utilisant précisément ces outils pour en accélérer la fabrication. Ce paradoxe n'est pas résolu dans ces pages. Il y est assumé. C'est peut-être la seule posture intellectuellement honnête possible en 2026 : ni le déni de l'outil, ni la capitulation devant lui.

Voici ce que les machines ont fait : organiser, séquencer, vérifier les cohérences internes, proposer des variantes de formulation. Voici ce qu'elles n'ont pas fait : décider de la direction, choisir le ton, formuler les colères, trouver les nuances ou habiter les silences. Ces pages, dans ce qui fait leur chair et leur orientation, appartiennent à l'intelligence naturelle, fragile, partielle et infiniment responsable de leur auteur.

Une objection légitime traversera l'esprit du lecteur attentif : comment accorder du crédit au diagnostic clinique d'un auteur qui dénonce la perte de discernement technologique tout en confessant utiliser Claude, Gemini, Lumo ou Perplexity pour mettre en forme son propre ouvrage ? L'exercice pourrait glisser vers une hypocrisie éditoriale, voire faire de ce livre l'artefact précis de ce qu'il combat.

Je ne prétends pas dissoudre cette objection. Elle reste posée sur ma table de travail, et le lecteur fera bien de la garder à l'œil. Je peux seulement décrire la méthode. Pour cartographier une jungle, il faut y pénétrer. J'ai utilisé ces grands modèles de langage non comme des substituts à ma pensée, mais comme des *révélateurs de friction*. À chaque étape de la

structuration de cet essai, j'ai poussé ces machines dans leurs retranchements logiques, observant précisément là où elles tentaient de lisser mon style, d'aseptiser mes paradoxes ou d'inventer des faits pour complaire à mes hypothèses.

Chaque idée, chaque souvenir, chaque posture éthique ancrée dans mes quarante ans de pratique professionnelle vient exclusivement de ma propre trajectoire. Ce que vous lisez ici n'est pas une pensée déléguée à l'algorithme, mais une pensée humaine affûtée *contre* l'algorithme.

Pourquoi ce titre

C'était mieux demain : le titre mérite une explication, parce qu'un titre retors sans explication ressemble à de la prétention.

Nous traversons une époque curieuse qui examine l'avenir avec les yeux du passé et regrette le passé avec les espoirs de l'avenir. Nous sommes devenus nostalgiques d'un futur qui n'a pas encore eu lieu. L'essayiste québécois Mathieu Bélisle nomme cette posture l'apocaloptimisme : ni le désespoir qui contemple la catastrophe avec une jouissance secrète, ni l'optimisme béat qui refuse de la voir, mais quelque chose de plus difficile et de plus honnête, tenir les deux ensemble. Voir ce qui s'effondre et continuer à chercher ce qui mérite d'être préservé. Regarder la promesse trahie et se demander ce qu'elle contenait de vrai, avant d'être trahie.

Ce livre est écrit depuis cette posture. Et le titre en est le signe, ironique, assumé, à double lecture.

En 1995, une petite île des Caraïbes (Anguilla, dixhuit mille habitants, spécialité : le tourisme balnéaire) reçoit de l'ICANN un code internet de deux lettres : .ai. Un détail administratif, longtemps invisible. Vingt-cinq ans plus tard, avec l'explosion de l'intelligence artificielle, ce suffixe est devenu une mine d'or géopolitique. C'est ainsi que progressent les mutations technologiques : par des détails marginaux que nous jugeons trop mineurs pour mériter notre vigilance. Et un jour, nous levons la tête, et le monde a changé de forme.

La question que ce livre pose

Qu'est-ce que nous cessons progressivement de faire lorsque les machines commencent à le faire à notre place ? Et que

| *vouons-nous encore préserver avant que cette délégation ne devienne irréversible ?*

Ce ne sont pas des questions technologiques. Ce sont des questions anthropologiques. Des questions sur ce que nous sommes, sur ce que nous voulons être, et sur la distance (parfois rassurante, parfois vertigineuse) qui sépare les deux.

Edgar Morin, qui a vécu assez longtemps pour traverser presque tout le siècle dont ce livre parle, résumait ce risque en une phrase que je garderai pour la fin de ce livre, mais qu'il faut planter ici comme un jalon : à force d'oublier l'essentiel pour l'urgence, on finit par oublier l'urgence de l'essentiel. Tout ce livre tient dans cette bascule.

En 1950, Simone Weil écrivait que l'attention est « la forme la plus rare et la plus pure de la générosité ». Pour elle, l'attention n'était pas une ressource à optimiser. C'était un acte moral. Une forme d'amour pour ce qui existe. Ce que l'économie moderne qualifie de « capture attentionnelle » (terme froid, presque administratif) Weil l'aurait nommé pour ce qu'il est : un hold-up sur notre intériorité. Ce livre part de là.

Trois scènes pour commencer

Dans mon local de cours à l'UCLouvain, les étudiants entrent et cherchent immédiatement les prises électriques, avant les meilleures places, avant le tableau, avant la proximité avec le professeur. La batterie est devenue plus importante que la position d'apprentissage.

Dans un train de banlieue, un soir ordinaire. Face à moi, une femme d'une quarantaine d'années a les yeux rivés sur son smartphone. L'application Duolingo est ouverte. Elle apprend l'espagnol, ou plus précisément, elle produit les gestes qui ressemblent à l'apprentissage d'une langue. L'interface valide ses réponses, lui décerne des badges. Tout est fluide, ludique, gratifiant. Duolingo ne transmet pas une langue. Il produit la sensation gratifiante d'apprendre une langue, ce qui est une chose très différente, et commercialement beaucoup plus rentable.

Dans mon agence, un mardi matin. Un jeune collaborateur me remet un rapport stratégique trop bien écrit pour lui ressembler. Je l'en félicite, puis je l'interroge sur un paragraphe précis. Un long silence s'installe. « Je vais vérifier », dit-il posément. Il ne sait pas ce qu'il a écrit. Le rapport existe, il

est propre, il partira au client. Mais rien ne s'est passé dans la tête de celui qui l'a produit.

Nous ne craignons plus de manquer d'informations. Nous craignons de manquer de batterie.

Ce malaise a un nom, formulé dès 1998 par la chercheuse américaine Linda Stone, ancienne cadre de Microsoft devenue observatrice de nos usages numériques : l'attention partielle continue. Pas la distraction, qui détourne le regard. Une vigilance de fond, constamment ouverte sur tout, qui ne se pose jamais nulle part assez longtemps pour y penser vraiment. Stone ne décrivait pas encore les smartphones, qui n'existaient pas. Elle décrivait déjà précisément ce train de banlieue, cette femme et son application, ce jeune collaborateur incapable de retrouver ce qu'il venait d'écrire.

CE QUE DEMA/N

DEVA/T ÊTRE

Acte I

Ce que nous regrettons aujourd'hui, ce n'est pas l'époque d'avant Internet. C'est l'époque où Internet nous semblait encore tenir ses promesses.

Chapitre 1

La grande migration, ou l'accélération sans consentement

Des promesses de l'accélération à la dette cognitive : quarante ans de terrain

Avant d'entrer dans la migration, il faut comprendre d'où vient le déluge. Il ne s'est pas abattu en une nuit. Il a grandi sur cinq siècles. Johannes Gutenberg a mis un an à produire une bible. Cinquante ans après son atelier de Mayence, il y avait quinze millions de livres en circulation sur la terre. Chaque révolution média promettait l'accès universel au savoir. Chaque fois, l'accès a précédé la sagesse.

Internet n'a pas de créateur unique. De ce désordre fondateur est né un univers en expansion dont l'histoire est loin d'être achevée. Les années 2006 et 2007 marquent la bascule décisive : l'iPhone entre dans nos poches. L'économie de l'attention numérique décolle, fondée sur les données personnelles et la captologie (la science de rendre les interfaces addictives). À partir de là, ce n'est plus un flot. C'est un déluge. Et nous en sommes le lit.

La femme de Sambreville

Elle avait probablement soixante-dix ans. Elle tenait un dossier cartonné contre elle comme on serre un parapluie quand un orage menace. Au guichet de la maison communale, l'employé lui expliquait patiemment que les demandes de renouvellement de carte d'identité devaient désormais être introduites via la plateforme numérique de la commune. Elle avait sorti un vieux téléphone Nokia. Elle n'avait pas d'ordinateur. Elle voulait juste renouveler un document qu'elle obtenait depuis cinquante ans au même guichet, en parlant à un être humain.

La migration n'avait pas été décidée par elle. Elle lui était tombée dessus. Elle raconte une rupture de contrat social que personne n'a formellement signée, mais que tout le monde subit.

La nuit où j'ai réalisé que j'avais moi aussi migré

Il y a une nuit précise où j'ai compris que la migration m'avait touché moi aussi. C'était en 2021. Je rédigeais un cours pour le lendemain. J'avais ouvert quinze onglets, un traitement de texte, un accès à mes notes en ligne, une fenêtre de recherche, une messagerie. À un moment, j'ai levé la tête et je me suis demandé : où est le cours ? Il y avait de la matière partout, des liens, des fragments, des signets. Mais il n'y avait pas de cours.

J'ai fermé tous les onglets sauf un. J'ai éteint le Wi-Fi. En quarante-cinq minutes, sans accès à rien, j'ai écrit ce que j'avais besoin d'écrire. Ce soir-là, j'ai compris quelque chose que je n'avais pas encore formulé : la migration commence quand on ne sait plus travailler sans l'outil.

Le propriétaire commode

Imaginez un propriétaire qui vous propose un appartement somptueux, entièrement meublé, disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le tout sans vous réclamer le moindre loyer apparent. Il pose une seule condition : il garde un double de vos clés, s'autorise à lire votre courrier personnel, tient un registre méticuleux de vos allées et venues, observe vos habitudes les plus intimes, et se réserve le droit de revendre ces observations à des tiers qu'il ne vous nommera pas.

Dans le monde physique, aucun adulte lucide ne signerait un tel bail. C'est pourtant, au mot près, le contrat que nous ratifions tous d'un clic distrait en créant un compte Google, Apple, Meta ou Amazon. Shoshana Zuboff a nommé cela avec la précision que le sujet mérite : le capitalisme de surveillance. Ce n'est pas une surveillance imposée par la force. C'est une surveillance consentie, désirée même, parce qu'elle vient avec des services réels.

Les soutiers invisibles de la magie numérique

Un homme marche dans les rues poussiéreuses de Delhi, tenant son téléphone à bout de bras. Il enregistre le vacarme du trafic pour constituer des bases de données sonores destinées à entraîner des modèles de

reconnaissance vocale. Aux Philippines, au Kenya, à Madagascar, des millions de travailleurs précaires passent leurs journées à annoter des images, à transcrire des fichiers audio, à modérer des contenus violents et traumatisants. Ces gens vendent ce qui leur est le plus propre (leur voix, leur regard) pour nourrir des modèles qui les rendront demain encore plus remplaçables.

Le sociologue Antonio Casilli a passé des années à documenter cette population, dans *En attendant les robots*. Sa conclusion tient en une ligne : il n'y a pas d'automatisation, il y a une délocalisation du travail humain vers des endroits où il coûte assez peu pour devenir invisible. Ce que nous appelons intelligence artificielle est, pour une part que personne ne tient à chiffrer, du travail humain sous-payé et rebaptisé.

L'encyclique *Magnifica Humanitas* du pape Léon XIV (mai 2026) le formule sans détour : dans certaines régions du monde, des adolescents et des enfants travaillent dans des conditions dangereuses au broyage des matériaux dont on tire les terres rares. Des corps marqués, mutilés, usés pour que le flux de calcul ne s'interrompe pas. La grande migration est donc double. Elle est une translation de notre intimité cognitive vers des serveurs centralisés. Et elle est une externalisation de l'effort humain vers les populations les plus vulnérables de la planète.

Ce que les rédactions m'ont appris sur l'attention

Journaliste free-lance, à la fin des années 1980, signifiait concrètement : pas de filet, pas de bureau fixe, pas de chèque garanti. Juste les idées que vous proposiez et la capacité à les rendre publiables dans le format et le ton du titre concerné.

Ce qui formait dans ce contexte, ce n'était pas la maîtrise d'un logiciel ni la connaissance d'une plateforme. C'était la capacité à comprendre vite qui lisait quoi, pourquoi, et dans quel état d'esprit. Le lecteur du quotidien *Le Soir* un mardi matin n'est pas le lecteur de l'hebdomadaire *Sport Magazine* un vendredi après-midi. La même information, formulée sans tenir compte de cette différence, rate sa cible. C'est une évidence que les algorithmes de recommandation ont transformée en donnée : ils savent qui lit quoi à quelle heure, et ils optimisent le contenu en conséquence. Ce qu'ils ne savent pas faire, c'est comprendre pourquoi.

La distinction est décisive. Comprendre pourquoi quelqu'un lit quelque chose, c'est comprendre ce qu'il cherche à résoudre, ce qu'il a peur de

manquer, ce qui lui manque pour passer à l'étape suivante. Cette compréhension ne se déduit pas de données comportementales. Elle s'acquiert dans la conversation, dans l'écoute, dans la patience du journaliste qui attend que son interlocuteur ait fini de parler avant de formuler sa question.

J'ai appris à attendre dans les rédactions. C'est la compétence la plus précieuse que j'aie jamais développée, et la plus difficile à enseigner dans un monde où la réponse doit arriver avant que la question soit entièrement posée.

Le Minitel et ce qu'Internet promettait vraiment

Avant Internet, il y avait le Minitel. En France, surtout, mais aussi en Belgique, sous des formes plus discrètes. Ce réseau télématique lancé en 1982 donnait accès à des services d'information, des annuaires, des messageries électroniques rudimentaires. C'était lent, en noir et blanc sur des terminaux encombrants, et d'un usage qui demandait une patience que les générations actuelles considéreraient comme de la pénitence.

Je l'ai un peu utilisé. Très peu. Mais je me souviens très clairement de la sensation que ça produisait : celle d'accéder à quelque chose qui n'était pas censé être accessible. Une information que normalement je n'aurais obtenu qu'en téléphonant à quelqu'un, en attendant qu'il rappelle, en expliquant pourquoi j'en avais besoin. Là, elle était là. Disponible. Sans médiateur. Cette sensation de désintermédiation avait quelque chose d'électrisant.

Internet a multiplié cette sensation par un million. Mais dans le mouvement, quelque chose de subtil a changé. Le Minitel était un outil. Internet est devenu un environnement. On n'entrait pas dans Internet pour chercher quelque chose de précis et repartir. On y entrait et on y restait. Et rester dans un environnement, c'est très différent d'utiliser un outil : l'environnement vous façonne, progressivement, de façon insensible.

Ce que les pionniers de l'Internet des années 1990 n'avaient pas anticipé (ou que certains d'entre eux avaient anticipé et délibérément exploité), c'est que la désintermédiation ne produit pas automatiquement l'émancipation. Elle produit un espace vide que quelqu'un finit toujours par occuper. Et les occupants de cet espace, depuis l'an 2000, se sont appelés Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft (GAFAM). Ils ont reconstruit une intermédiation, non pas comme service public ou institution neutre, mais

comme modèle d'affaires. Ce que nous avons gagné en liberté formelle d'accès, nous l'avons perdu en indépendance réelle.

C'est la promesse retournée fondamentale que ce livre essaie de nommer. Non pas qu'Internet était une erreur. Mais que ce que nous espérions de lui (la désintermédiation au service de chacun) a produit quelque chose d'assez différent (la ré-intermédiation au service de quelques-uns). Et que nous pourrions, collectivement, décider que c'est suffisamment important pour faire quelque chose.

L'Autrichien Ivan Illich avait prévu ce retournement dès les années 1970, bien avant qu'un seul ordinateur n'entre dans un foyer. Il appelait cela la contre-productivité : passé un certain seuil, un outil conçu pour servir l'autonomie des gens commence à produire mécaniquement son contraire. La voiture, disait-il, finit par rendre la ville impraticable à pied. L'école finit par rendre suspecte toute connaissance acquise hors d'elle. Internet, sur ce point, n'a rien inventé. Il a simplement confirmé la règle, à une vitesse qu'Illich n'avait pas anticipée.

L'étude de George Land et la créativité confisquée

En 1968, le chercheur George Land a été mandaté par la NASA pour développer un test de créativité permettant d'identifier les ingénieurs les plus innovants. Il a décidé, par curiosité, de l'administrer à des enfants de cinq ans. À cinq ans, quatre-vingt-dix-huit pour cent atteignaient un niveau de pensée créative que Land qualifiait de « génial ». Dix ans plus tard, les mêmes enfants n'étaient plus que douze pour cent. À l'âge adulte, sur un échantillon distinct de 280 000 personnes : deux pour cent.

La conclusion de Land, soutenue par des décennies de recherche ultérieure, est que ce déclin n'est pas biologique. Il est institutionnel. Le système scolaire, dans sa recherche d'efficacité, apprend aux enfants à produire la bonne réponse plutôt qu'à explorer les questions inhabituelles. L'intelligence artificielle risque d'accélérer précisément ce mouvement là où elle devrait l'inverser, non pas parce qu'elle est malveillante, mais parce qu'elle est optimisée pour la satisfaction immédiate, et que la satisfaction immédiate est rarement ce qui produit la meilleure pensée.

Rudy Demotte (ex-homme politique belge socialiste), à l'issue des Rencontres économiques d'Aix-en-Provence de juillet 2026, formulait cela d'une façon qui m'a arrêté : « la désindustrialisation de l'esprit pourrait être silencieuse ». Pas de sirène qui se tait, pas de portail fermé. Juste un

basculement progressif dans lequel une compétence disparaît de notre paysage économique sans que personne n'ait eu besoin de le décider. George Land avait décrit le même mouvement à l'échelle d'une vie. Demotte le nomme à l'échelle d'un continent.

Nous pensions déléguer des tâches. Nous avons commencé à déléguer des facultés.

Chapitre 2

Le jumeau qui vous précède

Le double algorithmique et la cage de la prédictibilité

Les réseaux devaient nous rendre plus libres, plus visibles, plus vrais. Le double numérique est la trahison exacte de cette promesse. Il ne représente pas qui vous êtes, mais ce que vos données permettent de prédire de vos futurs comportements. Et il vous précède désormais partout où les algorithmes décident de quelque chose qui vous concerne.

Le jour où j'ai égaré mon smartphone au fond d'un taxi bruxellois, par un soir de novembre pluvieux, j'ai passé les dix premières minutes sur le trottoir à fixer la rue avec une sensation étrange. Ce n'était pas la contrariété de perdre un objet coûteux. C'était quelque chose de plus diffus : une sensation d'amputation légère, comme si une partie de moi continuait de circuler quelque part sans moi.

Ce que différentes plateformes savent de vous

LinkedIn vous voit comme un professionnel en quête de visibilité, quelqu'un qui consulte des offres d'emploi sans les enregistrer. Netflix vous voit comme quelqu'un qui regarde des documentaires le dimanche soir, souvent seul, souvent tard. Google vous voit comme une somme de questions inquiètes posées à deux heures du matin. Amazon vous voit comme quelqu'un qui hésite longtemps, qui finit toujours par acheter la version moins chère, sauf lorsqu'il est fatigué. Ensemble, ils forment quelque chose qui vous précède dans les décisions qui vous concernent. Quelque chose que vous n'avez pas écrit, que vous ne pouvez pas relire, et que vous ne pouvez pas corriger.

Le crédit refusé de Karim

Karim a trente-huit ans. Ingénieur dans une PME industrielle liégeoise, employé depuis huit ans dans la même entreprise, père de deux enfants, propriétaire d'un appartement dont il rembourse le crédit sans incident depuis sept ans. Au printemps 2025, il demande un crédit modeste pour rénover sa salle de bain. La réponse du système de scoring automatique arrive en quelques heures : refus.

En cherchant à comprendre, Karim a reconstitué ce qui s'était passé. Dans les semaines précédant sa demande, il avait consulté des comparateurs d'énergie, des sites de réparation automobile, des forums sur la gestion du budget familial. Des gestes de prudence. L'algorithme les avait interprétés autrement : une série de signaux indiquant une situation financière tendue. Son double avait paniqué. Et c'est lui qui avait eu le dernier mot. Une étude conjointe d'Anthropic et de l'École polytechnique fédérale de Zurich, publiée en février 2026, a établi que l'intelligence artificielle peut désormais réidentifier n'importe quel individu derrière un pseudonyme pour la somme dérisoire de quatre dollars. L'anonymat n'est plus un droit. C'est une variable économique.

La cage de verre de la prédictibilité

Le véritable danger de ce double n'est pas seulement qu'il nous caricature. C'est qu'il finit par nous dicter notre conduite. L'algorithme rétrécit notre horizon. Il élimine la surprise, le pas de côté, la sérendipité qui fait le sel de l'intelligence naturelle. On nous installe dans une cage de verre où tout est fluide, prévisible et confortable, et nous finissons par ressembler à notre double, à force de consommer ce qu'il choisit pour nous.

Il y a quelques années, j'ai décidé de désactiver les recommandations personnalisées sur toutes les plateformes que j'utilise. L'expérience a été désagréable pendant deux semaines. Puis quelque chose de différent s'est passé. Je me suis retrouvé à lire des textes qu'aucun algorithme ne m'aurait jamais présenté. La perte de confort était réelle. Le gain en liberté de pensée l'était aussi.

L'essayiste américain Eli Pariser avait baptisé ce phénomène dès 2011, bien avant l'explosion de l'IA générative : la bulle de filtres. Un environnement informationnel taillé sur mesure pour confirmer ce que vous pensez déjà, jusqu'à ce que vous oubliiez que d'autres environnements existent. Ce qui est troublant, quinze ans plus tard, ce n'est pas que Pariser ait eu raison. C'est que la désactivation de cette bulle soit devenue, comme

je viens de le décrire, un geste volontaire et coûteux plutôt qu'un réglage par défaut.

Générer n'est pas créer

Dans le Phèdre, Theuth invente l'écriture et promet qu'elle améliorera la mémoire des hommes. Thamous répond qu'elle produira l'oubli, en donnant l'illusion du savoir sans en assurer la possession. Ce dialogue a deux mille cinq cents ans. Il décrit avec une précision troublante ce qui se passe lorsqu'on confie à une machine la production d'un texte qu'on signe ensuite comme sien.

À la fin 2024, le nombre d'articles générés par l'IA sur le web a dépassé celui des articles écrits par des humains. Ce n'est pas une explosion de la créativité humaine. C'est une inondation de bruit. Et dans ce bruit, quelque chose se perd que les chercheurs ont commencé à nommer l'entropie d'auteur : la tendance des productions assistées par l'IA à converger vers une langue moyenne, une pensée standard, une voix qui ressemble à toutes les autres parce qu'elle est faite de la moyenne de toutes les autres.

En 2026, le Vatican a dû envoyer aux prêtres une note interne leur demandant de rédiger eux-mêmes la parole de Dieu. Des curés confiaient leurs homélies à ChatGPT. Personne, dans la nef, ne voyait la différence. La scène est presque parfaite : un homme dont le métier consiste à habiter un texte vieux de deux mille ans pour le rendre vivant sous-traite cette incarnation à une suite de probabilités. Les prêtres ne sont qu'un symptôme un peu théâtral. La même scène se joue dans les comités de direction, les cabinets ministériels, les agences et les universités. On délègue, on signe, on publie, on passe au sujet suivant.

La philosophe française Julia de Funès observe le même appauvrissement à l'autre bout de la chaîne, chez ceux qui reçoivent cette langue moyenne. Quand tout devient « incroyable », « cool » ou « malaisant », ces mots écrase-tout cessent de nous aider à penser le réel dans ses nuances. Quand les mots se raréfient, la pensée se simplifie : le monde redevient binaire, et la nuance elle-même devient suspecte, presque une provocation. Une langue produite en moyenne finit par fabriquer des lecteurs qui pensent en moyenne. Or la nuance, rappelle de Funès dans *Pensées distinguées*, n'est pas la modération ; elle est tranchante, elle voit clair pour trancher net. C'est une faculté, précisément. De celles qu'on ne devrait pas déléguer.

On peut pourtant refuser de la déléguer, cette faculté. À Paris, depuis 2023, le Théâtre Molière Sorbonne et le collectif Obvious s'acharnent à écrire la comédie que Molière aurait pu signer s'il n'était pas mort en 1673. Ils ont nourri Le Chat, le modèle de Mistral, de pièces originales et de documents d'époque, puis ont fait relire chaque réplique par des spécialistes du XVII^e siècle avant de la réinjecter. Le metteur en scène ne s'en cache pas : la machine n'a ni bon ni mauvais goût, elle travaille avec ce qu'on lui donne, le tri reste à leur charge. Ils le résument mieux que bien des essais : l'IA a de l'humour, pas de goût. Ici, personne n'a sous-traité la faculté qui décide, et c'est précisément pour cela que le résultat tient. *L'Astrologue ou les faux présages* se donne pour une satire de la crédulité, un clin d'œil à notre époque, non pour un pastiche de plus.

La nuit où Claude m'a arrêté net

C'était vers deux heures du matin, un jeudi de février. Mon épouse dormait depuis longtemps. Ce soir-là, j'avais demandé à Claude un stress-test de mon manuscrit. Ce que j'attendais : des remarques de structure, quelques redondances. Ce que j'ai obtenu m'a arrêté net. La machine m'a signalé que mes anecdotes fonctionnaient toutes dans le même sens, et que le flou entre témoignage et illustration était soit assumé, soit évité. Que la différence entre les deux n'était pas anodine.

J'ai relu le passage. Puis le chapitre. Puis j'ai posé les mains à plat sur le bureau. La machine avait raison. Et elle avait raison sur quelque chose que j'avais su en écrivant, ce léger inconfort que j'avais choisi de ne pas nommer. C'est ça, la délégation cognitive bien utilisée : non pas celle qui produit les réponses à votre place, mais celle qui vous oblige aux questions que vous aviez décidé d'esquiver.

« Native advertising » : comment le clown a disrupté la communication

Vers la fin des années 1990, mon agence Aptitudes traversait une période particulière. Nous avions un client exigeant, Levi's, qui imposait une règle simple et épuisante pour son service communication : ne jamais faire ce qui avait déjà été fait. Pas de répétition de formule, pas de recyclage de concept, pas d'adaptation de campagnes étrangères. Quelque chose de nouveau, ou rien.

Cette contrainte, qui aurait pu être paralysante, s'est révélée être le meilleur professeur que j'aie eu en Communication. Elle nous a forcés à regarder le problème depuis un angle que personne n'avait encore exploré : celui du lecteur ou du spectateur qui ne veut pas être interrompu par un message publicitaire, mais qui accepte volontiers un contenu qui lui apprend quelque chose ou qui lui raconte une histoire.

Ce que nous avons développé avec nos clients et plusieurs médias émergents de l'époque, des titres qui n'existaient pas encore sous le label « médias » mais qui captaient des audiences spécifiques avec un ton éditorial précis, c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui du « *native advertising* » : un contenu de marque intégré naturellement dans le flux éditorial d'un titre, respectant ses codes, son ton, sa façon de s'adresser à ses lecteurs. Sans rupture. Sans signal d'alarme publicitaire. Sans la brutalité de l'interruption.

Ce que j'ai compris en pratiquant cet exercice pendant des années, c'est que le respect du lecteur n'est pas une posture morale. C'est une efficacité supérieure. Un lecteur qu'on respecte lit jusqu'au bout ; un lecteur qu'on interrompt développe des réflexes d'évitement. Et dans un monde saturé de messages, les réflexes d'évitement sont la norme. Le seul moyen de les contourner, ce n'est pas d'être plus fort ni plus *loud* : c'est d'être plus pertinent.

L'IA générative, en 2026, est en train de répéter exactement l'erreur inverse. Elle produit du contenu en volume, à un coût marginal nul, sans se demander si ce contenu mérite l'attention de quelqu'un. Ce que j'observe dans les plans de contenu des agences qui ont massivement adopté ces outils, c'est une inflation de production et une déflation de pertinence. Plus de texte, moins de raisons de le lire. Plus de présence, moins d'attention obtenue.

La différence entre une audience et un public

Trente ans de pratique dans les médias et la communication m'ont appris une distinction que les plateformes numériques ont brouillée jusqu'à la rendre presque invisible. La distinction entre une audience et un public.

Une audience est une collection d'individus qui regardent ou écoutent la même chose au même moment, sans nécessairement ni se connaître ni partager autre chose que leur présence simultanée devant le même écran. Une audience se mesure, se segmente, se cible. Elle consomme.

Un public est quelque chose de différent. C'est un groupe qui partage non seulement l'attention mais aussi un ensemble de références, de valeurs implicites, d'attentes mutuelles. Un public n'est pas une agrégation d'individus isolés. C'est une communauté provisoire qui se constitue autour d'une expérience partagée. Il ne consomme pas, il participe.

Les médias que j'ai fréquentés dans les années 1980 et 1990 avaient des publics. Pas nécessairement grands, pas nécessairement rentables au sens où les plateformes d'aujourd'hui l'entendent. Mais réels. Des lecteurs qui se reconnaissaient dans le ton d'un titre, qui lui faisaient confiance parce qu'il leur avait prouvé quelque chose au fil du temps. Les algorithmes de recommandation ont optimisé la constitution d'audiences au détriment de la formation de publics. Et c'est une perte que nous n'avons pas encore fini de mesurer.

Le problème n'est pas que les machines vous observent. C'est qu'elles vous interprètent sans vous.

Chapitre 3

Ce que les morts laissent aux serveurs

La mort numérique, les griefbots et l'archive sans héritiers

Le numérique devait préserver tout ce qu'on avait peur de perdre. Et ce qu'il a produit à la place : une mémoire séquestrée, verrouillée, morte avec les mots de passe. C'est « c'était mieux demain » à l'état pur.

Le coup de téléphone est arrivé un dimanche soir de novembre, vers dix-neuf heures. Une ancienne collègue m'appelait depuis Liège avec une voix qui hésitait entre la tristesse et une irritation qu'elle n'arrivait pas à contenir. Son père venait de mourir. Il avait passé les dix dernières années à numériser méthodiquement des décennies de souvenirs familiaux : des diapositives de vacances en Ardennes, des photos de baptêmes et de mariages, des lettres scannées, des enregistrements audios de sa propre voix racontant des histoires à ses petits-enfants. Il avait tout stocké sur Google Photos et Google Drive, avec la conscience tranquille de quelqu'un qui pense avoir bien fait les choses.

Le service client de Google lui avait expliqué la procédure : fournir un certificat de décès apostillé, un justificatif de qualité d'héritier légal établi par un notaire, et une demande formelle à l'équipe « Comptes inactifs » du groupe Alphabet, dont le délai de traitement était « de huit à douze semaines ». Les enregistrements de la voix de son père, les photos, les lettres numérisées : tout cela était séquestré dans un datacenter quelque part en Irlande, propriété d'une société californienne dont les conditions d'utilisation réglaient désormais les droits de la succession d'un homme mort à Namur.

Jean et la mémoire séquestrée

Jean dirigeait une PME de vingt-deux employés depuis vingt-trois ans dans la région de Namur. Au fil du temps, il avait tout numérisé : les contrats clients, les plans techniques, les carnets d'adresses, les historiques de

commandes. Il utilisait Google Drive parce que c'était gratuit et pratique. Jean est mort d'un infarctus un mercredi matin, à son bureau, à soixante et un ans. Ses enfants se sont retrouvés face à un problème qu'ils n'avaient pas anticipé. La mémoire de l'entreprise (vingt-trois ans de contrats, de relations clients, de savoir-faire accumulé) était verrouillée derrière les mots de passe de leur père. Trois mois plus tard, un message automatique informait la famille que le compte avait été supprimé pour inactivité prolongée. Les deux repreneurs potentiels se sont retirés, faute de pouvoir accéder aux données nécessaires. Les enfants de Jean ont dû liquider l'entreprise à un prix très inférieur à sa valeur réelle.

Le deuil capturé par le marché

Des compagnies privées proposent désormais, pour un abonnement mensuel de quinze à cent euros, de cloner la voix, le style épistolaire et les expressions récurrentes de vos disparus à partir de leurs historiques WhatsApp et de leurs publications sur les réseaux sociaux. Le deuil n'est pas un problème à réoudre. C'est un processus humain fondamental, douloureux et nécessaire, par lequel nous intégrons la perte et apprenons à vivre avec l'absence. Remplacer cette absence par un agent conversationnel qui imite les tics de langage d'un être aimé, c'est court-circuiter le travail du deuil au moment précis où il doit commencer. C'est transformer le souvenir vivant en un produit de consommation mensuelle, facturable et résiliable.

En fouillant dans un disque dur

Il y a quelques mois, en préparant ce livre, je fouillais dans un vieux disque dur à la recherche de photos des années 1980. Sur l'une d'elles, une jeune femme en train de raccrocher le combiné d'une cabine téléphonique publique. Elle venait d'appeler ses parents pour leur dire qu'elle était bien en vie et que tout allait bien au cours de ses vacances en France. Nous étions en réalité en fugue ; pas une fugue dramatique : nous avions vingt ans, nous avions emprunté la voiture d'un ami et décidé un soir de partir sans prévenir personne, juste pour voir.

Cette jeune femme était une amie très proche, presque de la famille. Elle allait devenir, des années plus tard, la rectrice de la VUB et l'auteure d'une *Ode à l'émerveillement*, l'un des textes les plus lucides jamais écrits sur la

pensée vivante. Elle nous a quittés en 2022, beaucoup trop tôt, à cinquante-huit ans. Ce fragment de mémoire aurait pu disparaître à jamais s'il avait été stocké sur un compte dont j'aurais perdu le mot de passe. Ce que nous choisissons de protéger dit quelque chose de ce que nous choisissons de transmettre.

La question de la mémoire numérique ne se limite pas aux accidents de la mort et des mots de passe perdus. Elle touche à quelque chose de plus fondamental : la façon dont une civilisation décide de ce qui mérite d'être conservé.

Chaque époque a eu ses modalités de conservation. Les moines copistes du Moyen Âge qui recopiaient les manuscrits antiques faisaient un choix, implicitement, sur ce qui méritait l'effort de la copie. Les bibliothécaires du XIXe siècle qui constituaient les collections nationales faisaient de même. Ces choix étaient partiels, souvent iniques (combien de textes de femmes, combien de langues minoritaires ont disparu dans ces sélections ?). Mais ils étaient des choix humains, portés par des personnes qui pouvaient être interrogées, contestées, remplacées.

Le philosophe Jacques Derrida appelait cela le mal d'archive : non pas le mal qui menace l'archive, mais le mal qui l'habite de l'intérieur, parce que celui qui détient les moyens de conserver détient du même geste le pouvoir de décider ce qui sera oublié. L'histoire de Jean ou du père namurois ne raconte pas un bug technique. Elle raconte ce que Derrida avait anticipé : l'archive n'est jamais neutre, et quand son gardien devient une entreprise plutôt qu'une institution publique responsable, la question de qui mérite d'être conservé sort tranquillement du champ démocratique.

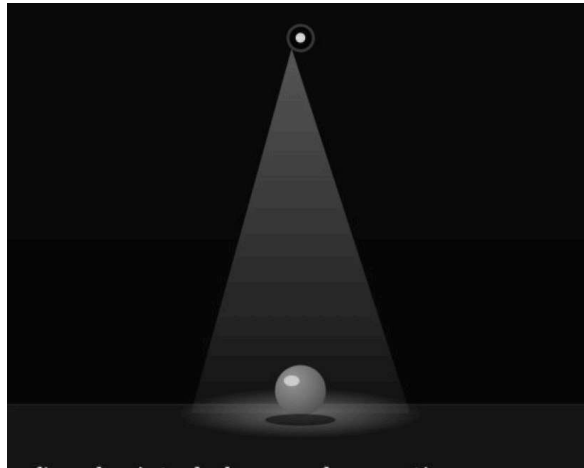
Caroline Pauwels, dans son *Ode à l'émerveillement*, parlait de la nécessité de savoir regarder vraiment : pas de façon distraite, pas en balayant le paysage à la recherche du prochain stimulus, mais en s'arrêtant sur quelque chose de précis et en le laissant vous toucher. Cette capacité à regarder vraiment, je la retrouve dans la question de la mémoire. Conserver vraiment, c'est choisir. C'est dire : ceci mérite de durer parce que ceci a quelque chose à apprendre à ceux qui viendront après moi. C'est un acte de transmission, pas de stockage.

Les lettres d'amour autrefois retrouvées au fond d'un grenier sont désormais prisonnières de serveurs dont personne n'a le mot de passe.

Interlude

Le clown retire son nez rouge

(entre l'Acte I et l'Acte II)



Il y a quelque chose que je ne vous ai pas dit. En 1979 et 1980, au cours d'une formation théâtrale, j'ai donc eu la chance d'avoir Mario Gonzalez comme mentor. Gonzalez est l'un des grands maîtres du clown contemporain, celui qui a formé des générations d'acteurs à ce que le corps sait faire quand l'esprit cesse de le censurer. Ce que j'ai appris avec lui (et que je n'ai jamais mis sur aucune carte de visite) a probablement plus changé ma façon de travailler que toutes mes années dans les rédactions et les agences. La leçon principale n'était pas technique. C'était une leçon de présence. Gonzalez m'a appris à contrôler à ce point un simple pas en avant (l'exercice bien connu des théâtres : le chœur) que depuis, j'applique à tout ce que je réalise une conscience simultanée du corps et du mental. Être à fond dedans ; ne pas faire semblant d'être là. Ne pas produire l'apparence de l'engagement en étant ailleurs.

Le clown n'est pas le bouffon. Le bouffon dit la vérité au roi pour le divertir. Le clown dit la vérité au public pour le déranger. Il entre sur scène avec une certitude, et le monde lui oppose immédiatement une résistance qu'il n'avait pas prévue. La chaise se dérobe. La porte refuse de s'ouvrir. Le

chapeau tombe au mauvais moment. Et le clown (le bon, le vrai clown) ne triche pas. Il regarde cette résistance ; il la montre au public. Il dit, sans mots : vous voyez ça ? C'est le monde ; il fait toujours ça.

Ce que j'ai appris avec Gonzalez m'a aussi permis, quelques années plus tard, de disrupter dans le monde de la Communication. Quand nous avons initié le native advertising avec Levi's et plusieurs médias émergents à la fin des années 1990, nous appliquions exactement le même principe : ne pas emprunter les voies classiques, regarder la résistance du réel (dans ce cas, la résistance des lecteurs aux publicités trop évidentes) et travailler avec elle plutôt que contre elle.

Je vous raconte ça maintenant (entre l'Acte I et l'Acte II de ce livre) parce que c'est exactement ici que le clown entre en scène.

L'Acte I vous a montré les promesses. Ce qu'on nous avait dit. Ce que nous avons cru. La beauté sincère de cet espoir des années 1990 quand le modem sifflait dans la nuit et que quelque chose d'immense et d'inconnu s'ouvrait. Je n'ironise pas : cet espoir était réel. Il méritait d'être cru, et nous avions de bonnes raisons d'y croire.

L'Acte II va vous montrer ce que cet espoir a produit à la place. Et c'est là que le clown est utile (pas pour ricaner, pas pour pointer du doigt avec la satisfaction morose de celui qui avait raison depuis le début) mais pour regarder la chute en face, sans ne la dramatiser ni la minimiser.

Le clown est l'être humain qui trébuche sur le réel et qui, au lieu de faire semblant que ça n'a pas eu lieu, se retourne vers le public et dit : vous avez vu ça ? C'est comme ça. C'est la vie.

Le système numérique déteste le clown. Pas métaphoriquement : structurellement. Un algorithme d'optimisation travaille à éliminer l'erreur, la friction, l'imprévu. Il cherche la fluidité totale (ce mot magique de la Silicon Valley, le *frictionless*, qui signifie en pratique : un monde où rien ne résiste, où rien ne trébuche, où la chaise ne se dérobe jamais). Or, c'est précisément dans la résistance de la chaise que réside tout ce qui nous rend humains.

Il y a un moment dans le spectacle de clown où tout le monde dans la salle comprend en même temps quelque chose que le clown, lui, ne comprend pas encore. Le public voit la chute arriver. Il retient son souffle ; il sait. Et le clown, lui, continue d'avancer avec la conviction tranquille de

celui qui croit que ça va bien se passer. C'est ce moment-là que j'essaie de vous faire vivre dans ce livre. L'Acte II va vous montrer la chute, non pas pour que vous vous réjouissiez de l'avoir prévue, mais pour que vous compreniez ce qui, dans l'architecture de ces promesses, portait la chute en elle depuis le début.

Et puis (c'est là que le clown fait quelque chose d'inattendu) il se relève. Pas triomphalement. Pas avec une leçon. Il se relève, il regarde ses grandes chaussures, il hausse les épaules, et il recommence à marcher. C'est ça, l'Acte III.

Le clown sait une chose que les experts en transformation numérique ne savent pas : on n'élimine pas la chute. On apprend à tomber mieux.